

—Ah ! fit-il, volontiers. Le reptile t'intrigue, tête folle, tu ne m'as donc pas deviné ? Ce collier qu'elle avait au cou, était un anneau d'or ; je cherchais ce trésor depuis bien longtemps ; ayant rencontré la vipère aux abords des fossés et remarquant cette bague engagée à son cou, j'en conclus que cette petite bête avait son repaire dans l'endroit même où gisaient les richesses que mon aïeul m'avait signalées. Je me dis que probablement, en rampant le serpent par mégarde, soit en cherchant une issue, soit autrement, avait engagé sa tête dans l'anneau ; et qu'une fois entré, celui-ci était resté, l'animal n'ayant aucun moyen de s'en débarrasser.

Peu à peu les chairs avaient fait bourrelet.

—Mais, demandai-je, comment l'as-tu dressée ?

—Je ne l'ai pas dressée. Tout reptile, placé près de son trou, cherche aussitôt à regagner celui-ci. J'attachai un fil au cou de la vipère et je la lâchai non loin du lieu où je l'avais attrapée ; je sifflai pour activer sa fuite qu'elle dirigea naturellement vers son refuge. Et mon espoir n'était pas vain, mes conjectures n'étaient pas fausses, puisque nous sommes assis sur un trésor immense. Quant à mon influence sur les reptiles, je la dois aux charmeurs de serpents qui m'ont enseigné leurs pratiques.

—Et ton chien ? demandai-je.

—Il a treize ans, me dit-il. Je n'ai, moi, que quatre-vingt-dix ans, mes ancêtres ont tous vécu cent trente ans ; j'ai donc encore le temps de trouver le problème que je cherche ; d'autant plus que ceci—il me montra sa fiole—me poussera en tout cas jusqu'à cent soixante. Pour nous entourer de mystères et avoir un prestige contre les Grands et la foule, nous avons toujours pris soin dans la famille de passer pour très vieux : quand le père était mort, le fils qui avait toujours avec lui une ressemblance extrême, lui succédait, se vieillissant si cela était nécessaire. Nous possédions une race de chiens qui se perpétuait inaltérable, dont on réservait toujours deux vieux mâles prêts à succéder à celui qui, chargé d'accompagner le représentant de la famille, le suivait partout. De là, l'erreur des gens d'Oran ; de là les deux ou trois siècles que l'on donne parfois à mon levier et à moi. Lamoricière est resté convaincu que j'avais cent cinquante ans ! Fume donc encore une cigarette.

Et il me tendit son tabac.

—Parlons de nos projets, de Noémie, reprit-il ; nous allons partir : nous...

Et il me grisa en me berçant d'espérances ; je fumais toujours.

Ma tête pourtant s'alourdissait : je ne lui répondais plus ; peu à peu je m'engourdis ; je luttais contre le sommeil... lui me murmurait le nom de Noémie... je m'endormis en l'entendant vibrer à mon oreille...

Le tabac du vieux juif était saturé d'opium, selon la mode orientale.

Lui, accoutumé au kief, le fumait impunément ; ce narcotique me plongea dans une longue torpeur.

Je m'éveillai... Plus rien dans la chambre.

Je secouai mes membres engourdis, je regardai autour de moi... Plus d'or.

Un cri de rage s'échappa de ma poitrine ; je descendis en courant vers la ville, droit vers la maison de Mathus.

Mais un sergent du régiment m'arrêta.

Il m'apprit que j'étais déserteur. Depuis onze jours je n'avais pas paru à la caserne.

Mathus m'avait tenu endormi tout ce temps, en me faisant probablement avaler à différents intervalles quelques doses d'opium.

Je passai au conseil de guerre, je racontai ce qui m'était arrivé, et, après une longue enquête, je fus acquitté ; car on trouva la chambre, on trouva les outils du juif, même la vipère cornue dans sa boîte avec son anneau d'or au cou.

Cet anneau, je l'ai !

Quant à Mathus, il avait frété une balancelle espagnole et s'était embarqué avec toute sa famille ; il avait emporté, je ne

sais où, son trésor, — celui du Santa-Cruz — et le mien : Noémie !

Souvent quand je regarde l'anneau d'or en fumant une cigarette, je me dis qu'une bien jolie fille pense peut-être à moi.

Si pourtant Mathus apprenait jamais que je n'étais pas monté au Santa-Cruz pour l'espionner, qui sait ce qui adviendrait !

Une feuille de papier imprimé va si loin parfois, que ce récit lui parviendra peut-être.

Et alors...

Trop tard !... Vingt ans après !

Louis Noir.

FIN.

CECI VIENT DE L'EST.

LA réapparition dans nos colonnes de l'annonce de la Cure de l'Eparvin après une absence de quelques années paraîtra à plusieurs de nos lecteurs comme le fait de contempler le "visage familier d'un ami."

L'histoire des commencements de ce célèbre remède pour les chevaux boiteux et atteints d'éparvin est d'autant plus intéressante qu'elle montre à la fois la grande confiance dans sa vertu curative et l'habileté et la perspicacité d'un cultivateur du Vermont. De longues années avant, ce dernier qui résidait près du village d'Enosburgh Falls, un très joli endroit situé dans les verdoyantes montagnes de Vermont, possédait un cheval de prix. Ayant entendu parler du remède du Dr Kendall contre l'éparvin, il se décida à l'employer. Il fut si émerveillé du résultat qu'il résolut, si possible, d'en acheter la formule. Mais à sa grande surprise le prix fut dans les milliers de dollars parce que le docteur Kendall avait la notion de la valeur de sa préparation et qu'il voulait avoir le prix de sa découverte. Tout de même notre cultivateur, épris de son idée d'acheter, hypothéqua sa terre pour sa pleine valeur, et cela, en dépit de tous ses amis et voisins et devint le premier propriétaire du merveilleux médicament du Dr Kendall. Mais ce fut un travail dur et coûteux pour le faire prévaloir, sans compter que les amis et voisins ne cessaient de taquiner l'acheteur et de lui soutenir qu'il avait fait un fou de lui. Il persévéra quand même et au bout de quelque temps quelques petites commandes commencèrent à arriver mais comme goutte à goutte. Puis l'inévitable arriva. Ces modestes acheteurs racontèrent à leurs voisins les résultats merveilleux de ce liniment pour les chevaux ; les commandes se multiplièrent jusqu'au jour où la célébrité fut conquise et que le juste mérite fut récompensé. Il y a déjà beaucoup d'années la compagnie première fut changée en une association à capital-action et administrée par des experts en affaires qui ont été les pierres d'assise de son succès ininterrompu. Le remède du Dr Kendall contre l'Eparvin est toujours préparé au lieu de ses débuts : Enosburgh Falls, Vt., mais pas l'Enosburgh Falls il y a trente ans.

Ce remède a été de la façon la plus directe le facteur qui a métamorphosé l'ancien village coquet en une ville importante qui a son théâtre, son aqueduc, son système d'égout, son luminaire électrique, ses trottoirs en asphalte, sa bibliothèque publique, ses squares, enfin tout l'accoutrement d'une jolie petite ville. Le remède du Dr Kendall a été, à la vérité, le facteur de l'endroit.

Notons un autre incident dans l'histoire des progrès de ce remède. Durant la période des débuts, le docteur Kendall rédigea et publia un "Traité sur le cheval et ses maladies" dont la circulation (payée ou gratuite) est arrivée aujourd'hui à dix millions. Ce livre, si précieux pour les propriétaires de chevaux, peut être obtenu gratuitement en écrivant aux éditeurs : Dr B. J. Kendall Co., Enosburgh Falls, Vt. E. U.